

riant, d'où viennent cette perplexité et cet embarras, et que puis-je pour les faire cesser ?

Boëhmer ouvrit la caisse de bronze, à triples serrures, qui se trouvait dans son cabinet ; il en tira le bracelet que nous connaissons, tout noirci et tout oxydé par le feu, il le mit sous les yeux de M. d'Hérouville.

—C'est bien là, n'est-il pas vrai, le bijou remis par M. le marquis à mon premier commis ? fit-il ensuite.

—Parfaitement... Mais je m'attendais, je l'avoue, d'après la promesse de votre employé, à trouver la restauration complète, et je le vois, non sans un peu de surprise, qu'elle n'est pas même commencée.

Sans répondre à ce reproche indiscret, le joaillier reprit :

—Monsieur le marquis me permet-il de lui demander quelle valeur il attribue aux diamants de ce bracelet ?

—Il me semble, si mes souvenirs sont exacts, que d'après une estimation faite par vous-même il y a quelques années, ces pierreries représentent une quarantaine de mille livres.

—Les souvenirs de M. le marquis sont exacts. A l'époque dont il s'agit, le joyau que voici valait, en effet, tout au moins quarante mille livres.

—Aurait-il donc aujourd'hui perdu de son prix ?...

—Il vaut aujourd'hui cent cinquante livres, et cela par l'excellente raison que les diamants véritables ont été remplacés par des diamants faux.

Tancrede fit un brusque haut-le-corps.

—C'est impossible ! s'écria-t-il dans un premier mouvement de stupeur.

—C'est peut-être impossible, répliqua Boëhmer, mais je donne à monsieur le marquis ma parole d'honneur que rien n'est plus vrai... L'étonnement de monsieur le marquis me prouve d'ailleurs que la substitution s'est faite à son insu, et je m'en doutais.

Pendant quelques secondes M. d'Hérouville resta muet et absorbé. Il se trouvait en face d'un mystère étrange, et aucune explication logique et vraisemblable ne se présentait à son esprit, malgré les efforts de son imagination on travail.

—Ces diamants changés... murmura-t-il enfin, mais comment ? par qui ? dans quel intérêt ? je m'y perds !...

Boëhmer intervint.

—Je ne me charge point de donner à monsieur le mot de l'énigme, dit-il, mais peut-être pourrais-je le mettre sur la voie.

—Parlez, alors, je vous en supplie ! parlez vite !

—Loin de moi la pensée d'accuser personne, reprit le joaillier, seulement je puis affirmer à monsieur le marquis que bon nombre de grandes dames, qui me sont particulièrement connues et se trouvent à la tête de ma clientèle aristocratique, ne se font aucun scrupule de remplacer momentanément par des pierres fausses leurs diamants mis en gage pour faire face à certains embarras d'argent, d'une nature très innocente, mais dont elles désirent que leurs maris ne soient pas instruits.

—Je vous comprends, répondit le marquis, beaucoup de femmes du monde et de la cour, je le savais déjà, font flèche de tout bois lorsqu'il s'agit d'alimenter leur luxe insensé ; il n'en peut être de même pour madame d'Hérouville... Elle n'a pas de dépenses secrètes... Ses goûts sont simples... trop simples même pour sa haute position, et d'ailleurs ma fortune tout entière, qui est immense, serait à la disposition de ses caprices... Vous voyez qu'il faut chercher autre chose.

Boëhmer réfléchit à son tour pendant quelques secondes.

—Monsieur le marquis, dit-il ensuite, peut-être allons-nous trouver le moyen d'arriver à une solution.

—Quel que soit ce moyen, s'écria Tancrede, je l'accepte avec empressement.

—L'imitation de ces diamants est si parfaite, continua le joaillier, qu'elle a trompé l'examen, superficiel il est vrai, de mon premier commis... Un seul homme vient à bout par des procédés de son invention, de produire des résultats aussi merveilleux... Le strass que vous avez sous les yeux vient de chez lui ; je crois en avoir la certitude.

—Quel est cet homme ?

—Un vieux juif, fabricant et marchand de bijoux ; mais surtout usurier, prêteur sur gages, et trois ou quatre fois millionnaire.

—Il s'appelle ?

—Samuel Love.

—Vous savez où il demeure ?

—Parfaitement.

—Pouvez-vous me mettre en rapport avec lui ?

—Rien n'est plus facile.

—Quand ?

—Aussitôt que monsieur le marquis le désirera.

—Aujourd'hui même, alors.

—Soit, aujourd'hui même... monsieur le marquis veut-il que j'amène Samuel Love ici ?

—Non... conduisez moi plutôt à la demeure de ce juif... J'ai mon carrosse à votre porte, et vous voudrez bien me servir d'introduit.

—Le temps de prendre un chapeau, et je suis aux ordres de monsieur le marquis.

—Un mot encore... Croyez-vous que Samuel Love répondra franchement et de bonne grâce à mes questions ?

—Je l'ignore ; mais il existe un moyen à peu près infaillible de le forcer à parler.

—Et ce moyen ?

—C'est de le menacer du lieutenant criminel.

—Ce juif est donc absolument un coquin ?

—Euh ! euh ! peut-être ne volerait-il pas une bourse dans la poche d'un passant (et encore je me garderais bien d'un répondre), mais à coup sûr il n'a point la conscience nette, et la plus innocente de ses transactions pourrait au besoin servir de base à un acte d'accusation bien en règle. Samuel Love est d'une nature craintive... Il aura peur de votre crédit sur ces messieurs du grand et du petit Châtelet, et il vous dira la vérité.

Boëhmer et M. d'Hérouville montèrent dans le carrosse de ce dernier, et le cocher reçut l'ordre de toucher à la rue des Francs-Bourgeois où demeurait Samuel Love. Le vieux juif reçut les visiteurs dans une sorte de pièce obscure et poudeuse qui lui servait de cabinet et de magasin, et qui ne contenait d'autres meubles qu'un coffre-fort, trois chaises et un bureau vermoulu supportant deux balances de précision, destinées l'une à peser l'or et l'autre à peser les diamants. Samuel Love accueillit avec le plus vif empressement et la déférence la plus humble le joaillier Boëhmer, qu'il nommait *mon illustre confrère*, et sur lequel il appelait de façon fervente les bénédictions du *Dieu de Jacob* ! Boëhmer tira de sa poche le bracelet qu'il avait apporté et le mit sous les yeux du juif en lui disant :

—Maître Samuel, reconnaissez-vous ceci ?

Samuel Love ajusta ses besicles de fer sur son nez mince et crochu ; il examina longuement les diamants faux et il répondit :

—Aussi vrai que je suis un honnête vieillard, je ne reconnais rien... Pourquoi me faites-vous cette question ?

—Parce que des pierres précieuses d'une grande valeur ont disparu de l'hôtel d'Hérouville. On soupçonne un vol audacieux, et l'on a des raisons de croire que les diamants faux qui ont remplacé les brillants sortent de chez vous, ce qui vous compromettrait infiniment ; vous devez le comprendre aussi bien que moi.

—Dieu d'Abraham ! s'écria Samuel en levant vers le plafond ses mains tremblantes, Dieu d'Isaac !... on parle d'un vol !...

—Mon Dieu, oui.

—Et madame la marquise laisse s'accréditer un tel bruit ? reprit chaleureusement le juif.

—Madame d'Hérouville ne sait rien. Elle est même absente de Paris en ce moment.

—Alors, reprit Samuel Love, moi non plus je ne sais rien, et je ne reconnais pas le bijou que vous me présentez.

—Mais, continua Boëhmer, voici M. le marquis d'Hérouville, dont la ferme intention est d'aller, en sortant d'ici, trouver le lieutenant criminel, son ami, s'il n'obtient pas de vous des renseignements utiles, et de se reposer sur ce haut fonctionnaire du soin de remonter jusqu'à l'origine de cette bizarre affaire de vol et de substitution, et d'en poursuivre les auteurs et les complices.

Le petit juif, chétif et rabougri, se mit à trembler comme la feuille. Il répondit cependant avec

une certaine assurance que démentait l'expression d'immense terreur peinte sur son visage :

—Ainsi, monsieur le marquis d'Hérouville se propose de mettre le lieutenant criminel au fait de la disparition des diamants ?

—C'est mon intention bien arrêtée, fit Tancrede. Je veux voir clair au milieu de ces ténèbres.

—Eh bien, répliqua le juif, si monsieur le marquis prend ce parti, il aura grand tort, et il ne tardera guère à s'en repentir.

—Je m'en repentirai, dites-vous !... s'écria M. d'Hérouville.

—Très amèrement !

—Pourquoi donc ?

—Pour des raisons toutes personnelles que madame la marquise pourra se charger d'apprendre elle-même à monsieur le marquis.

—Que dites-vous ?... Madame d'Hérouville connaît-elle donc ce qui s'est passé ?

—Elle le connaît si bien qu'elle seule a mis les diamants en gage et commandé les imitations.

—Ma femme à-mis ses joyaux en gage, balbutia Tancrede, qui crut sentir une montagne s'écrouler sur lui et l'ensevelir sous ses débris.

—Il paraît que madame la marquise avait grand besoin d'argent... poursuivit le juif. J'ai fait de mon mieux pour l'obliger... M. le vicomte de Cavaroc m'ayant affirmé sur l'honneur que les bijoux en question étaient la propriété particulière de madame la marquise, j'ai prêté deux cent mille livres, et cette somme, j'ose l'espérer, ne sera point compromise ; je suis un pauvre père de famille.

—Le vicomte de Cavaroc, répéta Tancrede d'une voix étrange et comme un homme qui parle en dormant.

—Un bien digne seigneur, appuya Samuel, et qui doit être un des amis de monsieur le marquis.

—Sans doute je rêve !... se dit à lui-même M. d'Hérouville, je rêve et je vais m'éveiller.

Puis il ajouta à haute voix, mais sans avoir conscience de ses paroles.

—Heureusement, tout cela est impossible !... Pendant le sommeil l'âme extravague... le rêve ressemble à la folie.

—Voici l'acte, fit Samuel Love en ouvrant son coffre-fort et en tirant une feuille de papier timbré couverte d'écriture, feuille qu'il mit à la portée du regard de Tancrede, mais en ayant grand soin toutefois de ne point s'en dessaisir complètement.

M. d'Hérouville laissa tomber ses yeux sur cet acte et tressaillit de tout son corps en reconnaissant la signature de Pauline. Il lui sembla qu'une double griffe d'acier lui broyait le cœur, et il balbutia :

—C'est donc bien vrai !... Oh ! malheureux, malheureux que je suis !

—Monsieur, ajouta-t-il au bout d'un instant, en s'adressant à Samuel Love, vous serez payé, non par madame la marquise, mais par moi... Dans quelques jours, je vous écrirai de venir à l'hôtel, et là vous changerez les diamants contre l'argent qui vous est dû.

—Je m'empresserai d'obéir à monsieur le marquis... répondit le juif en courbant son échine jusqu'à terre.

Tancrede et Boëhmer quittèrent le logis de Samuel Love et la rue des Francs-Bourgeois. Pendant le trajet, aucune parole ne fut échangée entre le gentilhomme et le joaillier, mais au moment où le carrosse s'arrêtait devant la porte de ce dernier, Tancrede lui dit :

—Depuis plus d'un siècle, monsieur Boëhmer, votre famille jouit de l'estime et de la confiance de la mienne... il m'est permis de compter sur votre absolue discrétion, n'est-ce pas ?

—Oui, certes, monsieur le marquis, répondit le joaillier avec un inimitable accent de sincérité, le secret confié au prêtre par le pénitent dans le confessionnal n'est pas plus en sûreté que votre secret, je le jure.

—Je vous crois pleinement, M. Boëhmer... J'ai toute confiance et je vous remercie du fond du cœur !... A l'hôtel, dit ensuite Tancrede au valet de pied qui se présentait à la portière pour prendre ses ordres.